

Le chobé

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **3 (1881)**

Heft 3

PDF erstellt am: **17.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-131853>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE CHOBÉ

L'hydrographie de l'Afrique méridionale doit certainement beaucoup aux explorations modernes. Sans parler des progrès qu'ont fait faire à la connaissance des grands lacs et des deux principaux fleuves, le Zambèze et le Congo, les voyages de Livingstone et de Stanley, que ne devons-nous pas aux travaux de Savorgnan de Brazza sur l'Ogôoué, à ceux de Schütt sur les affluents du Congo entre le Cassaï et le Quango, à ceux de Capello et Ivens sur cette dernière rivière, ainsi que sur le Quanza et ses tributaires ? Il est vrai que, malgré tout ce qu'ils nous ont appris de ces fleuves et de ces rivières, nos connaissances hydrographiques touchant cette région demeurent très incomplètes, et qu'il nous reste, à cet égard, beaucoup à apprendre. Ce n'est qu'en réunissant tous les renseignements fournis par les divers voyageurs qu'on arrive à posséder une notion quelque peu exacte des grands fleuves et de leurs principaux affluents. C'est sur l'un des grands tributaires de la rive droite du Zambèze, le Chobé, que nous voudrions aujourd'hui attirer l'attention de nos lecteurs, en nous aidant des données fournies par Livingstone, dans son premier voyage au Zambèze, et plus récemment par MM. Selous, Bradshaw et le major Serpa Pinto¹.

Au dire de ce dernier voyageur, qui a traversé cette rivière à ses deux extrémités, le nom de Chobé est inconnu des indigènes ; ceux de la région des sources l'appellent soit le Couando soit « la mère des rivières, » ceux de la partie inférieure le Linyanti ; cela n'a rien d'étonnant, la plupart des rivières de l'Afrique portant des noms différents dans les diverses parties de leur cours. Mais comme depuis 1853, époque à laquelle Livingstone en découvrit le confluent avec le Zambèze, le nom de Chobé a été employé d'ordinaire par les trafiquants et les chasseurs, en parlant du cours inférieur du Couando, on peut sans inconvénient l'appliquer à la rivière tout entière.

Elle prend sa source dans un marais dont Serpa Pinto a déterminé la position par 12°59' lat. S. et 16°38' long. E. de Paris, à 1362^m au-dessus du niveau de la mer, un peu au S.-E. du Bihé, et à 300^m au-dessous du plateau de Cangala, dont les eaux descendent, vers l'ouest à l'Atlantique par le Quanza, vers l'est à l'Océan Indien, par le Loungo-eoungo, affluent du Zambèze, et vers le sud, au Macaricari, par le Cou-bango. Après avoir coupé près de leur source les tributaires de ce

¹ Voir la carte annexée à cette livraison.

dernier, Serpa Pinto eut à traverser une contrée déserte d'où sortent plusieurs des affluents du Chobé. Il descendit l'un d'eux, le Coubangoui, dans son bateau de caoutchouc, et y trouva une antilope aquatique, espèce que les crocodiles ont chassée de la partie inférieure de la rivière, où Livingstone l'avait vue en 1860. Ensuite il rencontra le Couchibi, autre affluent du Chobé, près duquel ses noirs lui amenèrent un jour deux chasseurs dont la couleur blanche le frappa; il se fit conduire à leur bivouac, et y trouva un groupe de Mucassequers, dont le teint lui rappela les Gambaragaras de Stanley. Ils ont les yeux obliques des Chinois, les pommettes saillantes, les lèvres grosses, la tête parsemée de petites touffes d'une laine très courte, et vivent par petits groupes, sans chefs, complètement libres dans les vastes espaces qui séparent le Coubangou du Chobé, toujours errants, ne dormant jamais deux fois dans le même campement. Les hommes de cette tribu sont si forts, que les traits qu'ils décochent sur un éléphant s'y enfoncent tout entiers. Ils se nourrissent de racines et du produit de leur chasse; lorsque ces ressources leur manquent ils nouent des relations avec leurs voisins les Ambuellas, avec lesquels ils échangent de l'ivoire contre des vivres.

A quelques kilomètres au-dessous de sa source, le Chobé est déjà un cours d'eau considérable, et, de l'avis de Serpa Pinto, c'est la rivière la plus importante pour le développement futur de cette région; en effet, tandis que le cours moyen du Zambèze est souvent interrompu par des rapides et des cataractes, le Chobé offre, sur une longueur de 1000 kilomètres environ, une route fluviale qui, malgré beaucoup de méandres, est utilisable presque depuis la source jusqu'à l'embouchure dans le Zambèze. Les tributaires de son cours supérieur, le Queimbo, le Coubangoui, le Couchibi et le Chicouloui sont également navigables. Le vieux négociant Silva Porto qui, déjà dans les années 1852-1854, traversa le continent, de Benguela au cap Delgado, a affirmé à Serpa Pinto que lui et d'autres trafiquants ont descendu le Couchibi et le Chobé jusqu'à Linyanti, la ville principale des Makololos à l'époque de Livingstone, aujourd'hui déserte par suite des guerres qu'ont faites à ces derniers les tribus voisines. L'embouchure du Chobé étant à une altitude de 940^m, il ne descend que de 422^m depuis sa source.

A partir du point où Serpa Pinto a traversé cette rivière pour se diriger vers le Zambèze, nous ne savons, sur la continuation de son cours, pendant 800 kilomètres environ, que ce que Silva Porto en a dit à l'explorateur portugais.

Mais si les renseignements sur la plus grande partie du cours moyen

du Chobé nous font encore défaut, en revanche nous en devons à MM. Selous et Bradshaw, ainsi qu'à Livingstone, d'assez détaillés sur les 200 kilomètres qui précèdent immédiatement son embouchure.

M. Selous qui a exploré cette région à trois reprises, en 1874, en 1877 et en 1879, pendant la saison sèche, du commencement de juin à la fin de septembre, rapporte qu'au dire des indigènes, à Mtembanjé, à 200 kilomètres environ du confluent avec le Zambèze, un bras se détache du Chobé, et sous le nom de Machabé court vers le sud, puis vers le sud-est, tantôt dans des marais dans lesquels on n'aperçoit plus la rivière, tantôt dans un lit de 15^m de large. A son tour le Machabé se divise en deux bras dont l'un le Mababé, coule vers le nord et va se perdre dans un lit de roseaux, l'autre, le Tamalakan (le Tamounaklé de Livingstone), se dirige vers le sud et porte ses eaux au Botiétlé. On se rappelle qu'en remontant ce dernier cours d'eau, arrivé à l'embouchure du Tamalakan, Livingstone, s'informant d'où il venait, reçut pour réponse qu'il descendait d'un pays où il y avait tant de rivières que personne ne pourrait en dire le nombre; il comprit que la région qui se déployait devant lui n'était pas l'immense plateau sablonneux des géographes, et la pensée de trouver un fleuve navigable, qui pût permettre d'arriver à cette contrée entièrement inconnue, s'empara de son esprit pour y grandir de jour en jour. Quant au Tamalakan, l'eau en était si transparente, si fraîche et si douce, qu'il pensa qu'elle provenait de la fonte des neiges.

M. Selous, qui est essentiellement chasseur, a suivi le Mababé et le le Machabé dans une partie de leur cours, mais n'a pas remonté ce dernier jusqu'à l'endroit où il se détache du Chobé; il en quitta les bords pour remonter vers le nord et atteignit bientôt la Sounta, autre émissaire du Chobé, très plein aussi à cette époque, et dont les eaux roulaient très fort en septembre 1879, 'jusqu'au delà de Goh-ha-hill où elles se perdaient dans des marais. L'année auparavant, la crue ayant été moins forte, elles s'étaient arrêtées à moitié chemin. Au nord de la Sounta l'on rencontre de grandes plaines d'alluvion comprises entre deux bras du Chobé, et dans lesquelles celui-ci se répand à mesure qu'il monte, pour y former de vastes lagunes. Les natifs y creusent des fossés de 70 centimètres de profondeur, pour prendre le poisson qui y pénètre aux hautes eaux et ne peut plus en sortir quand les eaux ont baissé.

Toute la contrée au sud du Chobé est très marécageuse. Avant d'atteindre les bords de la rivière, Livingstone vit sa marche entravée

par de petits cours d'eau de 6^m de large et de plus de 1^m de profondeur, qui augmentaient à mesure qu'il avançait vers le nord. Les éléphants y ayant fait d'énormes trous en allant d'un bord à l'autre, ses bœufs y enfoncèrent, cherchèrent à en sortir par un effort désespéré et cassèrent le timon de son chariot, en sorte qu'il dut se mettre dans l'eau jusqu'à la poitrine et y travailler pendant plusieurs heures. Cette grande quantité d'eau provenait du Chobé, et l'un des bras qui lui barra longtemps le passage n'était, suivant lui, que l'un de ceux par lesquels cette rivière envoie au sud-est la surabondance de ses eaux.

Une remarque générale faite par M. Selous sur le Chobé, le Machabé, le Mababé et le Tamalakan, c'est la crue simultanée de leurs eaux pendant la saison sèche, de juin en septembre. Tous ces cours d'eau sortent alors de leur lit marqué par des roseaux, et inondent la plaine jusqu'à une certaine distance. Le Mababé entre autres, à sa plus grande hauteur, dépasse de plus de 1 1/2 kilomètre ses limites du commencement de juin. Et, chose étonnante, tandis que le Chobé et ses émissaires commencent, dès que la saison des pluies est passée, à déborder et à inonder la plaine marécageuse à travers laquelle ils coulent, et qu'ils atteignent leur maximum de hauteur à l'époque de l'année où la chaleur est la plus intense, le Zambèze, au contraire, baisse dès que la saison des pluies est finie et pendant toute la saison sèche. Il semble qu'il y ait là un fait analogue à celui qui se produit en Suisse, où les cours d'eau qui descendent des Alpes atteignent leur maximum de hauteur pendant l'été et leur minimum pendant l'hiver, tandis que ceux qui viennent du Jura sont bas en été et hauts à la fin de l'hiver. Aussi, à première vue, puisque le volume d'eau du Chobé augmente dès que la température s'élève, on serait porté à croire qu'il doit avoir ses sources dans de hautes montagnes, sur lesquelles la neige persiste pendant la saison la plus chaude de l'année. Mais, si tel était le cas, les Mambaris, natifs de la côte occidentale, qui trafiquent pour des maîtres portugais et descendent la rivière et le Zambèze chaque année, les auraient vues et signalées. Il devrait d'ailleurs en être de même pour le Zambèze, dont quelques affluents sortent de la même région, en particulier le Loungo-eoungo, la Ninda et le Nhengo, traversés également par Serpa Pinto qui ne signale point de montagnes neigeuses dans cette partie de l'Afrique.

A mesure que de Mtembanjé l'on descend le Chobé, une superficie de terrain toujours plus considérable se trouve sous l'eau pendant l'inondation; tout le pays, aussi loin que la vue peut s'étendre, est comme un lac immense. L'alluvion qui y est déposée rend le sol très fertile; les

natifs l'ont cultivé jusqu'au moment où les Matébélés de Mosilikatsé vinrent ravager la rive méridionale, et les obliger à passer sur la rive septentrionale. Ici l'on ne trouve plus la tsetsé, tandis qu'elle infeste encore toute la région au sud du Chobé. Sur la rive septentrionale est située la ville de Ramasokatan, au delà de laquelle la rivière fait un grand coude vers le nord, pour reprendre ensuite son cours et le poursuivre vers l'est jusqu'à son embouchure. Elle s'élargit parfois jusqu'à atteindre 400^m. On y rencontre des îles, et, à quelques kilomètres du confluent, des rapides, les seuls de tout le cours de la rivière, formés par une chaîne de rochers, courant vers le nord sur une longueur de 800^m et créant aussi des rapides dans le Zambèze. Quelques-unes des îles de ces rapides sont couvertes d'un sable sonore, qui crie quand on marche dessus. En certains endroits les bords de la rivière sont couverts de forêts épaisses ou de longues herbes, dans lesquelles se tiennent des troupes d'hippopotames. Il y a quelques années il y avait encore là des éléphants et des buffles, mais l'introduction des armes à feu parmi les natifs les a presque tous chassés.

Non loin de l'embouchure se trouve la ville d'Impalera (Mparira de Livingstone) par 22° 59' long. E. et 17° 49' latitude S., à une altitude de 979^m d'après les déterminations de Serpa Pinto. Naguère encore Impalera était occupée par les Masoubias, sous un chef nommé par les Barotsés, mais, aux dernières nouvelles reçues par M. Bradshaw, ils avaient dû s'enfuir devant ceux-ci au delà du Chobé, avec l'intention de s'établir sur les bords du Mababé, dans les états de Khamé roi des Bamangouatos, et Impalera était déserte. A l'époque où elle était encore habitée, les Masoubias devaient, pendant la crue annuelle du Chobé, quitter pour quelque temps leurs habitations, dans lesquelles les eaux s'élevaient à 70 centimètres.

Vis-à-vis d'Impalera est établie une station commerciale, dans le voisinage de laquelle est une source thermale saline, dont la température est si élevée qu'on peut à peine y tenir la main. Le sol environnant est spongieux, mais, à moins d'un mètre de profondeur, on trouve le roc compacte. Chaque année, quand la rivière monte, la source est couverte par les eaux du Chobé; puis, quand celles-ci ont baissé, on trouve sur le sol et sur toutes les plantes d'alentour une épaisse croûte d'un sel pur et fort. La source donne naissance à un cours d'eau tranquille, peu profond, d'un mètre de large, qui se rend au Chobé; il est rempli de petits poissons qui ne paraissent pas incommodés par la chaleur de l'eau.

Au confluent le Chobé a encore 200^m de large ; la berge de la rive méridionale a 4^m de hauteur, tandis que la rive opposée est couverte de roseaux à trois kilomètres de distance. A l'époque de la crue des eaux, qui montent de 5 ou 6 mètres, tout l'espace compris entre la rivière et le Zambèze n'est qu'un grand lac.

Toutefois, M. Selous estime que depuis un certain nombre d'années le régime des eaux de cette région subit des modifications sensibles. D'après Baines, le Tamalakan était si plein, en mai 1863, qu'à l'endroit où il se verse dans le Botlétlé ses eaux couraient à la fois au S.-E. et au S.-O. Autrefois le Botlétlé montait si haut chaque année, que ses eaux débordaient et se répandaient dans une grande saline appelée Ntougé-toué, mais depuis quelques années il ne l'a point atteinte. D'ordinaire son inondation s'avance vers le sud jusqu'aux jardins des Makalakas soumis à Khamé, qui se servent de ses eaux pour leurs cultures ; en 1879 elle leur a manqué et ils ont perdu toutes leurs récoltes. En 1877 et en 1879, M. Selous a trouvé à sec une immense étendue de pays qui avait été complètement inondée en 1874, et il a appris des indigènes, qu'en 1878 le Chobé s'était élevé moins haut qu'en 1877 et surtout qu'en 1874. Au reste, cette diminution des eaux n'est pas le fait du Chobé seulement. Livingstone la signalait déjà dans le désert de Kalahari, et les missionnaires qui travaillent dans le Damaraland la constatent également. En ce qui concerne le bassin du Chobé en particulier, outre les lacunes que présentent encore nos connaissances à cet égard, l'hydrographie de cette région appelle de nouvelles explorations pour déterminer exactement, soit l'époque de la saison des pluies, soit celle de la crue de la rivière et de ses émissaires. D'après Bradshaw, l'inondation commence en janvier et dure jusqu'à la fin de mars et même en avril ; d'après Selous elle a lieu de juin à septembre. Les futurs explorateurs ne manqueront pas d'étudier cette question.

LES PYGMÉES DE L'AFRIQUE

L'an dernier nous avons entretenu nos lecteurs des peuplades anthropophages de l'Afrique. Aujourd'hui nous voudrions leur parler d'une autre particularité remarquable des races de ce continent, et en étudier les *peuples nains*.

Au premier abord le lecteur se montrera peut-être quelque peu incrédule ; il parlera d'observations mal faites, de récits exagérés,